

usages domestiques et que vous avez la satisfaction de porter des habits tissés de la laine de vos brebis. Sachez qu'un bon cultivateur qui aime son art et son pays n'est pas indifférent à ce plaisir.

Il vous faudra bien encore payer quelques légers frais de transport dans les chars; mais considérez que cette manufacture est à deux pas de nous; plusieurs cultivateurs qui s'entendent peuvent expédier leurs laines en même temps, de sorte que chacun d'eux n'a que quelques centins à payer.

Que l'on veuille bien calculer tout ce qu'il faut déboursier aujourd'hui pour carder, filer, tisser, teindre, fouler, etc., et on se convaincra bien vite qu'il coûte moins cher d'envoyer sa laine à la manufacture, sans compter que vous êtes dispensés de beaucoup de trouble, et que vous aurez une plus belle étoffe. S'il est encore quelques familles où l'on peut pratiquer cette industrie domestique, chère à nos ancêtres, on fait bien de conserver cette bonne habitude; mais si votre femme et vous ne pouvez convertir vous-mêmes vos laines en étoffes, n'hésitez pas à l'expédier à la manufacture. Et pourquoi ne l'enverriez-vous pas à celle de M. E. Méthot? L'honorabilité de ce monsieur, la bonne réputation dont il jouit, la qualité des premiers produits de ses métiers, tout nous permet de croire que vous serez satisfaits.

Un de nos frères, tout en cherchant ses intérêts bien légitimes, s'offre à servir les nôtres, tendons lui la main, secondons ses efforts. On aime à énumérer les établissements qui surgissent ici et là, au milieu de nous, preuve de l'activité des Canadiens: faisons bon accueil à la manufacture de M. E. Méthot, elle nous fera honneur.

UN CULTIVATEUR DE SAINT-NICOLAS.

Mœurs agricoles.

(Suite.)

Que le père de famille soit vendeur et non acheteur.

Cherche ce que l'on peut faire dans la ferme par la pluie. Tant qu'elle ne cesse pas, fais tout nettoyer. Retiens que, si on ne travaille pas, la dépense reste la même.—CATON.

A peu de chose ajouta un peu; fais cela souvent, et ce peu deviendra beaucoup.—HESIOD.

C'est par de tels préceptes que les anciens caractérisaient l'esprit d'économie indispensable aux mœurs agricoles. Cette économie doit s'appliquer au brin de paille comme à l'argent, au temps du serviteur comme à celui des animaux. Tout ce qui est dépensé à faux, perdu ou gaspillé diminue d'autant le produit net; et comme les mêmes causes se reproduisent sans cesse, le profit peut disparaître entièrement par une succession de pertes qui, prises chacune à part, semblent insignifiantes.

Que ce précepte si sage n'empêche pas d'appliquer à chaque branche de l'exploitation tout ce dont elle a besoin pour rester ou devenir prospère: la plus fausse épargne est celle qui consiste à nourrir à demi le bétail, à ne pas donner au sol l'engrais et les façons nécessaires, à excéder de travail les animaux, à employer

une semence imparfaite. Toutefois il existe encore sur chacun de ces points certaines règles d'économie qu'il faut savoir comprendre et suivre.

“Retiens, dit Caton, qu'il en est du champ comme de l'homme; quand il gagnerait beaucoup, s'il dépense trop, il ne reste rien.”

C'est surtout dans les constructions qu'une sage économie jointe à une prudente lenteur est indispensable. En agriculture, nulle passion n'est plus désastreuse que celle de bâtir.

“Il faut d'abord mettre la terre en valeur, dit Plin, ne bâtir que lorsqu'elle rapporte, ne le faire même alors qu'avec circonspection. Le mieux sur ce point, dit-on, c'est de mettre à profit les folies des autres.”

Bien que l'agriculture ait son économie journalière, qui doit entrer dans les mœurs du père de famille et lui faire éviter tout gaspillage, elle admet cependant certaines habitudes d'une vie très-confortable.

Le cultivateur ne connaît pas, ainsi que nous l'avons établi, les besoins imaginaires du désœuvrement et de la vanité. En revanche, ses besoins naturels sont forts exigeants: l'exercice aiguise en lui l'appétit; la fatigue et les intempéries auxquelles il est exposé lui font rechercher la chaleur d'un bon feu. Que sa table soit donc substantielle; et qu'en rentrant au logis il trouve à son foyer une flamme vive et bienfaisante.

En général les formalités et les visites de pure étiquette sont peu fréquentes à la campagne; on n'en reçoit ses amis qu'avec plus de cordialité. Pour ces réunions il est des occasions préférées, telles que le baptême d'un enfant, la fête patronale, ou quelque autre solennité religieuse.

C'est alors que la ménagère déploie tout son savoir: le troupeau, la basse cour, la laiterie, le jardin, lui fournissent, presque sans dépense, les éléments variés d'un festin auquel les convives sont largement honneur. On se quitte satisfaits les uns des autres, après avoir resserrés dans des entretiens intimes les liens de la parenté et de l'amitié. Ces fêtes procurent aux populations rurales le plus utile délassément; elles sont essentiellement nécessaires au maintien des mœurs agricoles.

Le vêtement du cultivateur doit préserver le mieux possible du froid et des injures de l'air; qu'il soit tel qu'on n'ait pas à craindre de le salir. Sous ce double rapport, la blouse est parfaite. Estimons-la donc; portons-la volontiers, et pour le travail préférons-la à tout autre habit.

A la ville où tant de personnes sont embarrassées de l'emploi de leur temps, on a pris l'habitude de se coucher et de se lever tard. Le cultivateur fait tout le contraire: après une journée fatigante il se hâte de prendre du repos, mais il est sur pied de bonne heure. Partout, principalement à la ferme, la matinée est le meilleur temps pour le travail.

Dans les longs jours d'été, qu'un peu de sommeil à midi viennent réparer nos forces. Quant aux heures des repas, combinons-les suivant la saison avec la distribution du service.—En été le principal repas divise la journée en deux parties égales, formant un repos naturel et nécessaire qui se lie au sommeil du ma-